

Le Petit livre

C'est en ouvrant ce livre que tout commença. Elle l'avait trouvé dans un kiosque de gare, au rayon des meilleures ventes, au milieu de romans réalistes ou fantastiques aux couvertures tapageuses, leurs titres écrits en grosses lettres capitales. C'était une erreur, il n'aurait pas dû être là. Il était évident, à son aspect vieilli, nu et terne, que ce livre faisait partie d'une catégorie spéciale, peut-être cachée, et qu'il lui était « tombé » entre les mains comme le fruit le plus innocent du hasard. Du moins, c'est ce qu'elle crut d'abord.

*

Le train accélérat lentement en longeant les barres d'immeubles, pour ne pas réveiller ceux qui dormaient encore. Peu à peu les contours se tassaient, s'espaçaient, et des morceaux de plaines comblaient les vides laissés entre les pavillons. Les rails se redressèrent pour foncer hardiment vers l'ouest, laissant le soleil se lever dans leur dos. Devant eux, le ciel sombre formait comme le dôme d'un pays maléfique.

Anna se frotta les yeux pour chasser le sommeil. L'intérieur de la rame était quasiment vide, comme souvent à cette heure. On entendait le crissement des roues contre les rails, et un homme assis seul dans un carré voisin frappait avec vigueur les touches de son clavier. Les deux percussions régulières se mêlaient, plongeant le wagon dans une douce inertie. Elle bâilla et saisit le sac de ses achats au kiosque, résolue à y trouver l'objet d'une activité quelconque. Un sandwich, une bouteille d'eau, une banane, une barre de céréales et les deux livres. Il était trop tôt pour déjeuner ; le café pris à la gare lui suffisait pour l'instant, et elle gardait la barre de céréales en cas de nécessité. Elle sortit les deux volumes et reposa le sac sur le siège voisin.

Elle délaissa d'abord le petit livre pour s'intéresser à celui qu'elle avait *choisi*. C'était un polar scandinave, l'histoire d'une femme qui enquête sur le meurtre de sa fille, quelques semaines seulement après la disparition inexpliquée de son mari. Étonnamment, le roman était précédé d'une longue préface. Un autre écrivain, apparemment renommé, évoquait le fait divers qui avait inspiré le roman, et la difficulté d'adapter une telle histoire aux contraintes de la fiction. Mais il n'expliquait pas quelles étaient ses contraintes, et se lançait dans une comparaison avec un autre roman tout aussi ambitieux, qu'il avait lui-même écrit dans sa jeunesse. Anna soupira, referma l'ouvrage et saisit le petit livre.

Le récit commençait dès la première page, sans préface ni page de garde. Le titre de l'ouvrage, si celui-ci en avait un, n'était donc pas révélé au lecteur, tout comme le nom de son auteur. Les pages n'avaient d'ailleurs ni pieds ni en-têtes. Était-ce une fantaisie d'édition, destinée à se distinguer de la

masse des autres publications qui inondaient les kiosques et les librairies ? Quand Anna s'était retrouvée à la caisse avec le petit livre dans les mains, le marchand semblait aussi étonné qu'elle. L'ouvrage ne portait ni étiquette ni code-barres, et n'était pas répertorié (sous quel nom aurait-il bien pu l'être ?). Plus étonnant encore, il semblait être le seul exemplaire de son espèce ; aucun des livres présentés en rayons ne lui ressemblait de près ou de loin. Le marchand lui assura n'en avoir vendu aucun similaire. Finalement, il lui en avait fait don, car elle était une bonne cliente. Anna avait promis qu'elle lui raconterait l'histoire dès qu'elle l'aurait fini.

La mise en page était quasiment inexiste : hormis les sauts de ligne entre les paragraphes, le texte s'enchaînait sans répit, coulant d'un bord à l'autre du papier, mordant sur les marges. Elle ne se sentait pas l'énergie de s'attaquer à une telle logorrhée et était à deux doigts de reposer le livre quand un mot attira son regard, qui apparaissait à de multiples reprises sur la première page : « Anna ».

Ainsi, l'un des personnages portait le même prénom qu'elle ! Amusant, même si c'était un nom commun, surtout pour les femmes de sa génération. Elle lut quelques lignes. La ressemblance entre le personnage et elle s'arrêtait là. Anna était une vieille dame aux portes de l'existence qui n'avait plus toute sa force ni toute sa raison. À vrai dire, celle-ci perdait la vie dès le tout début du récit, qui s'ouvrait sur ces mots : « Elle mourut. » C'était une drôle de façon de commencer un roman, à moins qu'il porte sur l'au-delà ou la résurrection des âmes... Le récit continuait comme si de rien n'était et décrivait l'existence d'Anna dans un style concis, presque élusif. Au lieu de s'attarder sur les détails, l'auteur n'en traçait que les grandes lignes : son quatre-vingt-neuvième anniversaire, dans un établissement de soins, la visite de sa fille, une opération des reins, la mort de son vieil ami Léo (elle aussi avait un ami nommé Léo, mais ce prénom était aussi courant chez les garçons qu'Anna l'était chez les filles, si ce n'est davantage), puis un déménagement de l'établissement à un pavillon de banlieue, puis un autre anniversaire.

C'est alors qu'elle comprit. Il lui avait fallu un peu de temps, sans doute son esprit était-il encore endormi. Oui, c'était cela : le quatre-vingt-huitième anniversaire d'Anna venait après son quatre-vingt-neuvième anniversaire. Ainsi, le récit se déroulait « à rebours » : il commençait par la mort du personnage principal et remontait le fil de sa vie. Après les fantaisies d'édition et de mise en page, venaient celles de la narration ! Ce genre d'extravagance littéraire n'était pas sa tasse de thé, mais elle ressentait pour ce petit livre une sympathie et une curiosité, sans doute liés à la façon dont il semblait l'avoir choisie et au prénom partagé avec son héroïne.

Le contrôleur passa. Dehors, le soleil se levait pour de bon et l'orange bleui du ciel les rattrapait, donnant ses premières lueurs à l'occident. L'homme à l'ordinateur tapait toujours, mais le bruit de son clavier était en partie recouvert par d'autres sons : frottements, mastiquations, échos de flétrissement et de roulage en boule, bâillements, étirements et couinements divers, en bref tous les bruits de l'humanité au matin, qui se réveillait peu à peu. Le chariot du petit-déjeuner arriva, suivant de près le contrôleur, comme un réconfort ou une excuse. Anna acheta un deuxième café, avec du sucre pour une fois. Elle en aurait besoin pour continuer sa lecture.

Elle ne put s'empêcher de sauter directement à la dernière page, curieuse de connaître la fin de l'histoire. Elle avait pris cette mauvaise habitude de lire l'ultime phrase au début de sa lecture. Souvent, celle-ci ne lui révélait rien ; mais elle était excitée comme une enfant qui ouvre une porte interdite. Cette fois-ci, elle avait une excuse toute trouvée : la fin de l'histoire était aussi le début de la vie d'Anna (du moins le supposait-elle). Sans doute l'auteur aurait-il rugi de la voir violer ainsi le fil de sa narration, mais c'était elle la lectrice, elle qui tenait le petit livre dans ses mains, et elle en faisait ce qu'elle voulait ! Le récit finissait ainsi : « Anna lisait. » Et juste au-dessus : « Le train venait de passer la gare du Mans. » Elle se figea un instant, relut les mots un par un, puis rit. Voilà qui était cocasse : leur train aussi venait de passer le Mans.

Elle parcourut les phrases précédentes, les lisant à rebours. Dans le récit, le train poursuivait sa route, Anna lisait (il n'était pas mentionné quel livre) puis descendait en gare de Vitré. Un taxi l'attendait à la sortie de la gare et la conduisait à l'hôtel. Elle prenait une douche rapide, enfilait sa veste de velours côtelé puis ressortait en ville pour un déjeuner d'affaires important. Celui-ci se passait à merveille et elle réussissait à signer un précontrat majeur avec une compagnie agro-alimentaire de la région. L'après-midi, elle se promenait dans la vieille ville l'esprit léger, mangeait une glace et visitait le château. Puis elle repassait à l'hôtel récupérer ses affaires et rentrait chez elle en début de soirée. S'ensuivait une ellipse : quelques semaines plus tard, elle était promue au rang de « Senior Associate » dans son entreprise. Elle quittait ensuite son appartement de banlieue pour un deux-pièces dans l'est de Paris.

Anna referma le livre pour tenter de ralentir les battements de son cœur. Quelle folie ! C'était exactement le résumé de sa journée à venir. Du moins, de la journée qu'elle espérait... car elle n'était sûre de rien, et la probabilité de décrocher ce contrat était faible. Peut-être était-ce une blague qu'on lui avait faite, une stratégie de son patron pour lui donner confiance ? Tordu et très osé : comment croire qu'une histoire écrite dans un livre va se réaliser, sous prétexte que le personnage principal lui ressemble et porte son prénom ? C'est absurde ! Une annonce aux voyageurs la tira de ses réflexions. On arrivait en gare de Vitré. Anna regroupa ses affaires et rangea le petit livre dans son sac.

Sa journée fut l'exact reflet de celle du récit. Au moment de s'habiller, elle hésita : elle n'avait pas prévu de mettre sa veste en velours, qu'elle avait emporté uniquement comme une rechange. Elle l'enfila pourtant, par superstition. Le déjeuner l'angoissa, mais en voyant que tout se déroulait parfaitement, elle commença à croire que le livre avait peut-être raison, et son assurance augmenta. À la fin, l'entreprise signa le précontrat. En sortant du restaurant, après avoir salué ses clients, Anna fouilla dans son sac, pensant avoir rêvé. Sûrement le petit livre n'existe pas : elle se serait endormie dans le train et aurait fait un rêve prémonitoire. Mais il était toujours là, avec sa couverture douce et sombre, qui ne révélait rien. Elle l'ouvrit, mais l'instant d'après se résigna. Elle n'avait pas envie d'en lire plus. Simplement de profiter de son succès et des premiers rayons du printemps qui chauffaient les toits en ardoise et les pavés des faubourgs.

Elle lut le petit livre d'une traite dans le train du retour. La vie d'Anna était longue et pleine, semblable à la vie qu'elle-même désirait. Bien sûr il y avait quelques accidents, des échecs et des deuils, le propre de toutes les existences. Quant aux tracas du quotidien, ils n'étaient même pas évoqués : comme elle l'avait déjà remarqué, le récit ne développait que les grands événements de la vie, ses épisodes essentiels. D'habitude, Anna s'identifiait pleinement aux personnages des romans qu'elle lisait, même s'ils différaient d'elle sous tous rapports ; mais elle se reconnaissait d'autant plus dans son homonyme. Cependant, c'est seulement quand les parents d'Anna furent évoqués, au détour d'une phrase anodine, avec leur habitude de se donner des petites tapes dans le bas du dos quand ils se trouvaient en public, qu'elle comprit que c'était ses propres parents qui étaient décrits.

Quelques jours plus tard, après la signature du contrat final avec l'entreprise de Vitré, Anna fut promue au rang de « Senior Associate ». Elle était heureuse. Tous les soirs, elle relisait des passages du petit livre. Elle s'imaginait les moments de joie avec excitation, en avait hâte. Elle craignait les épisodes difficiles et les mauvaises passes, se les figurait avec horreur, essayant déjà de s'y préparer, se demandant s'il était possible de les éviter. Puis, quand elle s'ennuyait, elle pensait à tous les instants que le récit n'évoquait pas, les joies et les peines anodines, les fragments de vie étalés entre deux événements. Alors, elle pourrait faire ce qu'elle voudrait ! Et elle s'imaginait des possibles immenses à la simple vue d'un saut de ligne entre deux paragraphes.

Anna lut le petit livre dans un sens, puis dans l'autre. Elle finit par le connaître si bien qu'elle n'eut même plus besoin de l'ouvrir. Sa simple existence, le contact de sa couverture la rassurait. D'ailleurs, elle l'emportait toujours dans son sac, sauf pour aller à la piscine car elle avait peur que l'humidité l'abîme.

Un vendredi de juin, alors qu'elle était sortie tôt du travail, Anna s'assit dans un parc, à l'ombre d'un orme. Elle voulut lire mais n'avait pas emporté son livre de chevet ; elle fouilla dans son sac et en sortit le petit livre. Elle choisit un passage au hasard, mais celui-ci ne lui évoquait rien ; elle en choisit un autre. Il racontait le début de sa première grossesse. Pourtant quelque chose avait changé, qu'elle n'aurait pas su nommer. Peut-être était-ce le style, ou la syntaxe, ou quelque détail dans le récit ? En tout cas, Anna ne reconnaissait pas les phrases et les tournures qu'elle avait en mémoire. Elle lut plusieurs pages, avec la conviction grandissante que l'histoire avait changé. Enfin, elle arriva au paragraphe le plus proche du présent. Elle tressaillit. Elle crut n'avoir pas compris, et relut plusieurs fois les mêmes phrases avec effroi. Anna se séparait de son petit ami. Le petit livre restait vague sur les raisons de leur rupture : seulement, avant la fin de l'année, à la suite d'une dispute, Paul allait la quitter. Elle pleura. Elle l'aimait, savait que son amour était réciproque. Pourquoi devraient-ils se séparer ? Bien sûr, cela arriverait un jour. Dans une vingtaine d'années selon le petit livre, après qu'ils aient eu deux enfants, elle partirait avec un autre homme. Mais pourquoi maintenant, alors qu'ils s'entendaient si bien et que le petit livre leur avait promis des années de bonheur ?

De rage, Anna faillit le jeter à terre. Elle refusait d'être l'esclave d'un récit absurde, rédigé par quelque écrivain pervers. Quelle idiote avait-elle été de croire que ce livre puisse être le reflet de sa vie ! Ce n'était qu'une blague de mauvais goût, dont elle était déterminée à retrouver le ou les auteurs. Mais

une peur la saisit soudain. Elle rouvrit le livre à la première page, et le lut en diagonale, d'une traite. Quand elle eut fini, elle poussa un soupir de soulagement et s'affala en arrière, sur le bois dépeint du banc. Sa rupture n'aurait pas de conséquence à long terme sur sa vie. Les premiers mois seraient difficiles, mais elle se noierait dans le travail, et décrocherait même une augmentation inespérée qui lui permettrait de conserver leur deux-pièces pour elle seule. Et puis elle retrouverait quelqu'un, un homme bien, avec qui elle aurait un garçon et une fille en bonne santé. Ces consolations lui parurent lointaines mais la soulagèrent un peu.

Anna ne voulait pas d'autres changements et se promit de suivre le récit autant que possible. Elle ne comprenait pas pourquoi l'histoire avait été soudainement altérée. Elle avait pourtant agi comme l'Anna du récit ! En tout cas, elle le pensait... peut-être n'avait-elle pas réussi à lire entre les lignes ? Peut-être en avait-elle trop fait pour meubler les vides de la narration ? Ou pas assez ? Elle décida qu'elle éviterait toute action ou évènement majeur qui n'était pas rapporté dans le livre. Elle annula sa venue au mariage de l'une de ses meilleures amies, prétextant une maladie. Paul avait organisé deux semaines de vacances au Sri Lanka à l'occasion de l'anniversaire de leur relation, pour ce qui devait être leur premier voyage hors d'Europe. Elle affirma que c'était trop loin, qu'après réflexion elle avait peur de l'avion, et qu'elle devrait travailler tout le mois d'août. A la place, elle n'accepta qu'un week-end à l'île de Ré. Et elle sortait de moins en moins, ne craignant pas tant un accident grave qu'une péripétie mineure qui modifierait une fois de plus le cours de son destin. Sa relation avec Paul se dégrada. Il la quitta au début de l'automne ; elle en fut presque soulagée.

« Elle se noya dans le travail. » C'était écrit littéralement dans le petit livre. Elle travailla avec acharnement, passant des jours et parfois des nuits entières au bureau. Tous les soirs et tous les matins, elle consultait le petit livre pour s'assurer que le texte n'avait pas changé. Parfois, un mot ou même une virgule lui semblaient suspects, et elle devait le relire tout entier pour se rassurer. Pendant des semaines et des mois, sa vie sociale se limita à son bureau, sa vie intime à sa chambre silencieuse. Son augmentation, pourtant, ne vint jamais. Sa société avait été rachetée par surprise par un conglomérat américain, qui avait gelé les salaires jusqu'à nouvel ordre. Un beau jour, la promotion disparut tout bonnement du récit.

Anna comprit. Le petit livre ne donnait pas la vérité absolue. Le futur qu'il décrivait n'était pas inéluctable, mais seulement le plus probable. Ou l'un des plus probables.

Cette révélation la libéra. Elle décida d'oublier le livre, le rangea au fond de sa bibliothèque. Elle profita de la vie, sortait avec ses amis, rendit visite à ses parents qu'elle avait délaissés, passait ses soirées sur des applications de rencontre, acceptant parfois un rendez-vous (le petit livre ne mentionnait pas comment elle allait rencontrer son futur mari). Toujours le petit livre restait dans un coin de sa tête, mais elle s'efforçait de l'ignorer.

*

Un soir, par ennui, Anna chercha la couverture unie sur son étagère. Elle le trouva, l'ouvrit aux dernières pages. Mais celles-ci avaient disparu. Ou plutôt, elles étaient devenues blanches. Il n'y avait

pas seulement une ou deux pages blanches comme cela arrive parfois, mais au moins quarante ou cinquante. En fait, plus de la moitié du livre était désormais vierge. Anna atteignit enfin la première page de texte, qui narrait son voyage en train, le matin où elle avait trouvé par hasard le petit livre. Elle suivit le fil de son passé récent et atteignit très rapidement la fin du récit et l'invariable phrase initiale : « Elle mourut. »

L'ouvrage lui tomba des mains. C'était cela le prochain évènement : sa mort, écrasée par un train. Il était trop tard pour joindre son patron mais elle laissa un message sur sa boîte vocale, lui demandant d'annuler tous ses prochains déplacements, prétextant le décès soudain de sa grand-mère. Elle tremblait, fit les cent pas dans son salon. Elle trouva seulement la force de descendre au tabac et d'acheter un paquet de cigarettes, pour la première fois depuis le lycée. Elle fuma toute la nuit. Cent fois, elle voulut appeler sa meilleure amie, ou sa mère, cent fois elle se résigna, craignant de paraître ridicule, de ne pas être entendue. Anna n'avait jamais parlé du petit livre à quiconque, si ce n'est à Paul à la fin de leur relation (cela avait précipité leur rupture). Alors que l'aube pointait derrière les rideaux, elle parvint à s'endormir, mais se réveilla après quelques minutes, trempée de sueur.

En début de matinée, n'en pouvant plus, elle se décida à descendre chez ses parents. Elle ne comptait rien leur dire à propos du petit livre, seulement s'éloigner, reprendre ses esprits. Elle voulut aller en bus, mais une manifestation avait interrompu sa ligne pour la journée ; elle marcha jusqu'au RER. Le quai était bondé, Anna s'approcha de la bordure pour assurer sa place dans la prochaine rame. Elle avait chaud, retira son foulard et le glissa dans son sac. Sa main heurta une surface rigide : c'était le petit livre. Il avait dû tomber là en lui échappant ! On la bouscula dans le dos ; Anna perdit l'équilibre et le petit livre vola, puis retomba au milieu des voies. Elle crut entendre bredouiller des excuses mais n'y fit pas attention. Elle ne pouvait pas perdre le petit livre. Elle posa son sac sur le bord du quai, puis s'assit. Un murmure lointain parcourut la foule ; une femme cria. Anna sauta, la main tendue.

L'agitation des passagers fut couverte par un vrombissement puissant, qui augmentait rapidement. Un RER entra en gare. Anna le vit s'approcher à toute vitesse. Elle ouvrit le petit livre, mais eut à peine le temps d'en lire les premiers mots.